

I-1 DU SUICIDE, MORT VOLONTAIRE

*Arriva Loulette, aux yeux de myosotis, aux cheveux fous, au sourire exquis.
Elle entrait en deuxième*

année de Faculté des lettres. Son charme exubérant séduisait les camarades dont elle était entourée. Un seul retint son regard et bientôt davantage. Elle rayonnait de bonheur. Et puis, un soir, la tante chez qui elle vivait m'appela au Foyer: «J'ai une triste nouvelle à vous annoncer. Loulette est morte hier. Elle s'est suicidée».

Thérèse Planiol⁵.

Eteindre soi-même les lustres : quelle bravoure quand on y songe ! Couper les répliques dont on pense qu'elles n'ajouteront rien à la pièce, quelle victoire stoïque sur la mort, quel culte de la beauté des gestes et de la vie.

Bertrand Poirot-Delpêch⁶

Tels Loulette, certains meurent volontairement, victimes d'un désespoir profondément incurable. D'autres comme les Mercure et les Quilliot s'enorgueillissent d'un rationalisme froidement victorieux de la Mort. Les suicides réussis de gens que je connaissais m'ont souvent surpris par leur imprévisibilité, étonné par leur fulgurance dans un ciel que l'on croyait serein. D'autres personnes y échappent et déconcertent quand, perpétuellement dépressives, elles ne passent jamais à l'acte, même dans les pires circonstances, en dépit de leurs avertissements réitérés. Ils ou elles paraissaient pourtant beaux, intelligents, instruits, vivaces voire bons vivants, ces suicidés sans billet de retour.

N'aurais-je donc pas été le seul à vivre désespéré? Au point qu'un jour où je croyais être l'unique humain à avoir touché l'extrême fond de la déréliction mélancolique, – J'avais vingt-deux ans en cet automne de 1960 et, pour la première fois depuis ma naissance, je ne voyais plus de possibilité de survivre à une douleur morale atroce, taraudante, insatiable, existentielle, ma blessure à jamais saignante, mon ulcère au cerveau pour toujours à creuser. La cause paraît futile, elle était contondante, coupante, écrasante et brûlante: un quatrième échec au concours de l'externat des hôpitaux de Rennes, mes starting-blocks à moi pour devenir un bon médecin, comme papa, grand-papa, arrière-grand-papa. — J'exprimai, épouvanté, à mon père navré, que l'idée d'un suicide irrémédiable s'imposait à mon esprit, sans que je puisse y résister plus avant, malgré le recours à Dieu, au diable ou à ses saints. J'avais pourtant lu dans un FLICKA⁷ que le Père Eternel existe parce qu'il est le dernier recours de l'homme américain du Wyoming au bout du rouleau. Un auditeur neutre m'aurait probablement dit plus ou moins abruptement: *«Pauvre chrétien, pauvre crétin, encore toi à nous emmerder... Tu n'as rien vu, tu n'as rien lu, tu n'as rien vécu... Et ta Bible alors? Tu l'as laissée au Mont-de-Piété? Ton Montaigne⁸? Dans les feuillées? Travaille, marie toi et fais beaucoup d'enfants, toi qui demeures dans la beauté des choses»...*

De mes père et mère

... Mon père, le docteur Jean-Paul Moreau, AEHP, lui, était aussi affligé que moi puisqu'il savait que mon combat avait été le sien propre face à son propre père, mais il avait été nommé tôt à l'externat de Paris, comme le héros des HOMMES EN BLANC d'André Soubiran, le seul repère de ma génération⁹, qu'incarna au cinéma un Raymond Pellegrin promu interne des hôpitaux de Paris amoureux de mademoiselle l'externe Jeanne Moreau...

— Non! Je ne suis pas de la famille de cette illustre artiste,

non plus que de celles du général Moreau,
de Moreau le Jeune comme le Vieux,
non plus que de Gustave Moreau,
de Frédéric Moreau, de Moreau de Tours, de Mathurin Moreau,
des Professeurs de médecine René et Louis Moreau,
de l'insulaire docteur Moreau... —

... Mon père, donc, préféra me dire que je ne pouvais pas imaginer combien de fois j'aurai envie de me suicider tout au long de ma vie que j'étais en passe de rater par romantisme excessif. À l'évidence, ce serait légions.

Pour ma mère, dont je m'éloignais de plus en plus alors que nous avons été toujours en phase amoureuse jusque-là, tant l'émasculatation œdipienne fut forte au long de ce Golgotha qui devait durer encore deux ans de plus, je ne savais penser qu'à moi. Il en allait de même pour mon frère et mes deux sœurs.

Je ne réaliserai vraiment que mon père avait vécu sa vie entière un calvaire, pudiquement caché de ses enfants, par étapes dépressives transcendées tous les jours, que lorsque je l'eus accompagné durant sa dernière année d'agonie cancéreuse hyperalgique. Pour mes intimes, j'avais tout pour être heureux. Libre à moi de m'empoisonner l'existence, eux ne doutaient pas de la vie ni de la mienne. Jamais, en apparence du moins, ils n'avaient eu envie de mourir et le suicide était une lâcheté impardonnable, vouant son auteur à la géhenne et sa famille à l'opprobre sociale.

De toute façon, la lutte contre le désespoir, —

Ô terre de détresse,

Où nous devons sans cesse,

Piocher...

*Piocher...*¹⁰

est partie constituante de la composante génétique bretonne sculptée par la dureté de la vie au pays du granit, dans la glaise arrosée par le crachin atlantique, le cidre et la goutte, providence de la culture du chou goitrigène et des *pataches* à bouillir dans l'âtre, dans le chaudron de la soupe au pain du soir rarement lardée. Bienheureux quand on pouvait s'offrir en surplus une bonne beurrée de beurre¹¹¹².

Moi, qui avais quitté à dix-sept ans le tuffeau angevin¹³ et sa douceur friable, l'ardoise de Trélazé, le vieux Saumur et les sac-à-pines¹⁴, que je ne le conjurasse pas par la transcendance optimistiquement volontariste selon la VIE CATHOLIQUE ILLUSTRÉE et l'abandon de mes prétentions élitistes, nourries par un orgueil (moralien, moraliste, moralisateur, moralisant, moral, morelliste?) démesuré, au profit d'une spécialisation médicale bourgeoisement lucrative qu'un bon mariage fortifierait, laissait mes amis pantois. Je les laissais à juste titre, car la blessure narcissique ne se partage pas, hors du sadomasochisme qu'elle finit par sécréter pourtant naturellement. La délectation morose n'avait pas sa place dans l'infirmerie de campagne du carabin breton ; à peine était-elle moins intolérable chez les femmes, à qui l'on accordait le droit à pleurer, de préférence en douce, à l'occasion des mariages, des naissances et des enterrements. Et pourtant, que leur compassion me fut prodiguée sans mesure, jusqu'à mon repêchage par l'externat de Paris qui justifia a posteriori mes refus de la facilité, mais rendait parfois plus envieux que jaloux ceux qui, rivés à leurs terroirs, n'avaient pas su ou voulu — *Exituri ad sexualitatis augusta ad angusta conjugalibus vobis salutant*¹⁵ — sauter le pas qui les aurait fait migrer à l'est des Marches de Bretagne et du Maine. J'étais en sixième année de médecine et j'avais vécu trop longtemps avec ce que j'appelais désespérément la lie de la médecine. Ô Job! Combien purulent est votre fumier, surtout quand on ne comprend pas qu'il est le passage obligé de

vosre fertilisation! Merci, Bertrand Guiomar, Petit Guy le Bihan, qui m'avez néanmoins réjoui ma pâle et triste figure de chevalier perdant, quand nous vivions au même étage de la baraque du Père Gauthier, quand je vous aidais à passer le vain obstacle rennais qui se refusera toujours à moi. Merci, Hélène Deschamps, Maryvonne le Mée, Jean-Pierre Amiot, qui m'avez sauvé de la folie en acceptant de sous-coller avec moi, pour notre réussite commune à ce concours parisien exutoire de l'élite rennaise aventureuse. Dans votre petit appartement des Gobelins au pied de l'arrêt du bus 91, la lecture par Juliette Gréco des lettres de Joséphine de Beauharnais à Napoléon, introduite par la voix en contrepoint d'Anne Sylvestre rythmait la pause à l'heure du thé; c'était sur Europe N°1, captée à Paris... sans parasites¹⁶ !

Dans ma famille, de mémoire de bonne femme, il n'y a pas d'antécédent connu de mortalité par suicide, que l'on soit chrétien ou beaucoup plus rarement agnostique voire athée. On vit le calvaire de sa vie jusqu'au bout, même dans les formes les plus horribles. « *Si j'avais un revolver, je me tirerais une balle dans la tête* », confia à ma femme la Tante Mad alors octogénaire, sœur de mon père et complice de ma femme, catholique intégriste vouée au culte marial, quand la maladie d'Alzheimer débutante lui laissait encore quelques moments de lucidité.

« *Même si je le voulais, je ne pourrais pas me suicider!* », me répétait ma tante Marguerite «Guite» Chabiron. Je ne souviens encore de son arrivée de à l'état de squelette dans la maison de mes parents, il y a soixante ans presque jour pour jour, après la libération de Berlin. Guite, pharmacienne à Verdelaïs¹⁷ en Gironde, voisine des Mauriac¹⁸, résistante de la première heure, incarcérée à la prison de Rennes et rescapée de l'enfer glacial de Ravensbrück, était devenue quadriplégique statufiée en triple flexion par une sclérose en plaque expérimentale. Rongée d'escarres mais intellectuellement intacte. Elle hurlait, la nuit sans retenue, sa haine des purs Aryens dans ses cauchemars. Elle restreignait mal le jour l'expression vocale dolente de ses interminables crises de névralgies excruciantes que toute tentative de mobilisation par le fidèle René, ne serait-ce que pour la faire passer du lit au fauteuil Bourdaloue et vice-versa, déclenchait dans le déluge des larmes de la désolation résignée. Merci! Les Gaullistes de 58 qui lui donnèrent, à elle, la lesbienne fille de chouanne devenue agnostique et communiste thorézienne, ce que lui refusa la Quatrième République, une bonne pension et la Légion d'Honneur au rang d'officier. Jamais elle ne perdit une miette de la solidarité familiale qui lui vouera une adoration mythique qui perdure en moi depuis sa mort en 1963.



**Marguerite Chabiron
Jean-François Moreau**

**Martigné-Ferchaud
1945**

En 1998, MADAME GENEVIÈVE DE GAULLE-ANTONIOZ accepta de me recevoir chez elle pour que je sache ce qu'était vraiment la condition de déportée à Ravensbrück et puisse me permettre de le faire savoir à mes descendants. Jamais, sans son aide et les heures précieuses que je lui volais alors qu'elle posait derechef un lapin à un éminent membre de l'Institut et qu'elle n'avait plus que quelques mois à vivre, je n'aurais pu comprendre en vraie réalité comment ma tante Guite avait pu survivre pendant près d'une année à un régime bestial inconcevable.

« Cette chair-là aurait-elle pu avoir été gaie? Je n'ai pas lu tous les livres.¹⁹ »

Madame Geneviève de Gaulle-Anthonioz me confirma que la survie aussi prolongée d'une camarade dans un environnement atrocement inhumain relevait d'une constitution physique et morale inaltérablement tendue vers l'espérance et le refus de l'injustice. Nos regards clairs, elle d'un bleu que je crois me rappeler céleste, moi d'un vert peut-être diabolique en l'occurrence, puisque je la contraignais à évoquer une fois encore ses propres cauchemars, se croisèrent longtemps avant que je ne l'embrasse sur les deux joues avec toute la tendresse dont j'étais capable. Elle avait le teint très pâle, la peau très lisse et fraîche presque froide, un peu molle, «aspirable», comme la Tante Cicie, l'autre sœur de Guite entre lesquelles, Marie-Madeleine, ma mère, s'intercalait²⁰. Nous nous sommes encore regardés en silence durant une infinité de secondes. J'ai essayé à la suite de militer dans ATD-QUART MONDE^{21 22} qu'elle présidait et où elle m'introduisit; je dus constater, non sans honte, que je n'y étais pas psychologiquement prêt. Je mettrai le temps qu'il faudra pour trouver une autre formule apte à se substituer à cette fin, sans en dénaturer l'objectif qui est de rendre plus digne et plus économiquement vivable la situation d'extrême précarité sociale. Elle avait confiance en moi, je ne la décevrai pas, sauf la mort. Je ne sais que depuis quelques jours que cela se dessine

vers la lutte contre la violence montante dans les populations de tous âges, bien entendu surtout chez les enfants et les adolescents, mais aussi au tréfonds de moi-même.

À ma femme, angoissée à l'idée que je perde définitivement la raison au bout de quelques semaines de vécu intense de mai 68, et que, m'en rendant compte, je ne me supprime tant j'en aurais eu honte, une fois revenu dans le monde de la réalité, un neuropsychiatre réputé, Jean Bergès²³, avait péremptoirement répliqué dans le sabir lacanien ésotérique qui était le sien²⁴, que DES JEUNES DE MON ACABIT NE SE SUICIDENT JAMAIS²⁵. Il avait eu du mérite à le faire également admettre à mes prescripteurs de manteau de sapin neuroleptique, alors que le profil d'un isolement à Sainte-Anne, mortel pour ma réputation, se discutait tous les jours.

Jean Bergès, très récemment disparu, m'avait aidé en 1962 à revivre positivement quand je devins enfin externe de l'Assistance Publique à Paris, mais aussi décérébré après sept années d'enfer rennais, qui justifieront mon adhésion contradictoire à nombre de thèses et d'antithèses appliquées en mai 68 à la contestation de l'ordre établi en médecine. Alors interne, nommé au concours de 1965, j'étais l'économiste lunaire de la salle de garde de l'hôpital des Enfants Malades, intronisé quasiment de force dans cette fonction dictatoriale qui nécessite beaucoup d'abattage et que plus aucun pédiatre ne voulait assurer. Les salles de garde sont les pires fosses au lion qu'on pouvait trouver à l'époque d'avant Mitterrand quand les internes étaient encore formés au moule napoléonien, version Second Empire revisitée Troisième République²⁶. Mes positions, originales tant par le fond que par la forme, étaient incompréhensibles pour l'élite de la médecine parisienne programmée dès l'enfance pour être nommée au plus tôt, c'est-à-dire, à l'époque, au concours d'internat, après trois à cinq ans d'externat, sans jamais mettre les pieds à la Faculté, sauf pour la formalité des examens de fin d'année. Ma collègue Madeleine Labrune, ex-Rennaise

alors chef de clinique charismatique se destinant à la radiologie pédiatrique, exprima avec bienveillance ce que pressentaient certains: « *Moreau sait des choses que nous ne connaissons pas* ». Mon délire prenait tout le monde à contre-pied.

Ma femme alerta notre ami, mon collègue, mon «frère», Patrick Segond, qui fit appel à un collègue futur psychiatre O***, alors interne dans le service de gynécologie du mandarinal professeur Albert Netter à l'hôpital Necker, totalement dépassé par les événements. Sût-il jamais que je fus hospitalisé chez lui? Il ne m'honora jamais d'une visite. Je me retrouvai donc seul homme dans un univers de femmes impavides, rigidifié comme une barre de plomb par la camisole de force chimique Nozinan-Halopéridol, terrifiante en elle-même pour tout médecin sensé, et dont la prescription estampille le diagnostic de folie furieuse à expédier dans le monde du schizophrène paranoïde²⁷ à Sainte-Anne, d'où l'on ne revient habituellement pas pour exercer la fonction de médecin des hôpitaux²⁸. Jean Bergès expliqua à l'interne pour le moins sceptique que je ne délirais pas et que, si l'on ne pouvait plus fantasmer en mai 68, quand et où le ferait-on? Ce qui estomaqua le plus le psychiatre en herbe, et en fin de compte le convainquit que ma déraison n'était que conjoncturelle, fut la sollicitude à mon égard de la salle de garde ; on me reconduisit dans le fauteuil économe, sans que j'eusse à protester, alors que je n'en avais nulle envie. J'avais fait une « coqueluche »²⁹, qui ne me laisserait aucune séquelle autre que le passage définitif de l'envie de recommencer, ce que l'avenir ne confirmera pas totalement.

Je ne compte plus le nombre de fois où l'idée de la mort auto-prescrite m'a conduit jusqu'au bord des abîmes. Toutefois une force de survie incontrôlable — l'énergie du désespoir? — saura me faire éviter de dévaler torrentiellement jusqu'au milieu du lit de l'Achéron sans retour possible. Si l'en croit Einstein, — que l'on se rassure, je n'en ai heureusement pas le génie qui, à l'évidence ne le rendit pas spécialement

heureux! — il n’y aurait pas d’homme, porteur en lui d’un grand dessein encore inachevé, qui n’aurait eu l’envie, oppressante avant la délivrance, de mourir un jour. Je l’ai lu sur une affiche accrochée sur un mur d’une boutique ésotérique de San Francisco, en pied de page de la célèbre photo où il tire une langue pointue mais riche en plaques de leucoplasie. Des desseins, grands ou petits, j’en ai eu beaucoup ; souvent devant la raideur de l’escalade³⁰, l’envie de mourir m’a tenaillé.

Qui n’a jamais ressenti l’atroce angoisse paroxystique qui (et que, dans un cercle vicieux infernal) génère la pourtant réputée bénigne phobie d’impulsion, meurtrière ou autolytique, ne sait pas ce qu’est le scénario gore du désespoir déstructurant, poussé jusqu’à l’avant-dernière porte de la folie subaiguë épileptiforme vers l’enfer de Dante sans billet de retour. Jusqu’à la fausse délivrance par l’abandon de la velléité, elle obsède de par la récurrence obligée, tant que le conditionnement de l’angoisse n’a pas été déconnecté par une thérapie appropriée, qui fut, en ce qui me concerne, l’analyse de ma personnalité anxieuse par trois fois réitérée et la reproduction expérimentale des conditions d’apparition de la phobie, principalement la claustrophobie dans les transports ferroviaires. Rien ne vaut le Grand 8 de Montjuich, à Barcelone, pour perdre la peur indicible de l’horreur du vide. Fort heureusement pour moi et pour tous, je n’ai que de la répulsion pour toutes les sortes de paradis artificiels, dès lors qu’ils précipitent dans les terreurs lucifériennes hallucinatoires suivis de la gueule de bois de palissandre. Le gothique de Mylène Farmer n’est pas pour moi. Jamais je n’ai réussi, faute d’ailleurs de l’avoir réellement voulu, à m’imbiber suffisamment pour atteindre la vraie ivresse alcoolique délirante puis comateuse. J’aurai l’occasion de revenir sur les drogues dures et douces auxquelles j’ai su ne pas succomber, malgré certains démons tentateurs, californiens notamment. Quant à faire tourner les tables, c’est amusant cinq minutes, mais après c’est bassin.



Cimetière de Challans - Vendée Tombeau des Chabiron-Tesson-Douet



Monsieur Michel RAISON, Maire de Martigné-Ferchaud
Et le Conseil Municipal,

Ont le plaisir de vous convier à l'inauguration des rues Paul PRIME et
Théophile BRUNET ainsi que des rues des Docteurs COLLIN et MOREAU, qui
aura lieu le Samedi 13 Septembre 2003, en présence de Monsieur
Pierre MÉHAIGNERIE, Député d'Ille-et-Vilaine.

Un Vin d'Honneur clôturera cette manifestation.

(Le rendez-vous est fixé sur le parking du Boulevard Saint-Thomas, à 11 heures)

HOTEL DE VILLE • 12, place de la Mairie • 85 27 • 35040 MARTIGNÉ-FERCHAUD • Tél. 02 99 47 90 25 • E-mail: mairie-demartigneferchaud@wanadoo.fr

DU SUICIDE EN COUPLE : Les MERCURE et les QUILLIOT

Le couple MERCURE, deux octogénaires physiquement en bonne santé et seulement animés d'intentions métaphysiques, mirent eux-mêmes un terme définitif et simultané à leurs vies de grands acteurs par un suicide à deux, impeccablement réussi en 1998. Lui, dans le petit THÉÂTRE EN ROND, avait sublimé le rôle du capitaine Queeg, déjà immortalisé au cinéma par Humphrey Bogart à la barre du CAINE sous l'ouragan. Ils ne mirent pas longtemps à faire des émules, principalement dans les cercles des gens cultivés et chez les sectaires apocalyptiques.

Bien différent toutefois dans son mobile s'inscrit le suicide contemporain des époux QUILLIOT³¹ formé de Roger, atteint d'une insuffisance cardiaque rhumatismale depuis longtemps décompensée, et de Claire, son épouse. Lui, ancien Ministre du Logement de François Mitterrand et sénateur-maire de Clermont-Ferrand, était au bout du rouleau de la cirrhose cardiaque terminale; elle, indemne de toute tare physique, ne supportait pas l'idée d'un veuvage solitaire. Ils ne croyaient ni à Dieu ni à diable. Libres penseurs donc, ils n'envisageaient pas pouvoir se dissocier dans la mort obligée de l'un. Unis dans un couple soudé par une existence conjointe remplie d'aventures et d'avatars innombrables, ils en avaient longtemps délibéré puis fixé le jour de leur dernier voyage au 14 juillet 1998, après avoir contemplé un feu d'artifice grandiose de leur balcon.

Je connaissais ce couple de professeurs de l'enseignement secondaire depuis qu'il s'était installé à Angers en 1950. Roger Quilliot était grammairien, latiniste, socialiste actif à la S.F.I.O. dans une ville MRP, mais ouverte à la culture en bonne héritière du Roi René et de Joachim du Bellay. Bien qu'asthmatique et porteur d'une maladie cardio-vasculaire liée à un rhumatisme articulaire aigu contracté dans l'enfance, il était passionné de football et vélocipédiste. Il devenait aussi un spécialiste ardent d'Albert Camus; le futur Prix Nobel de littérature s'investissait

alors profondément dans le programme du jeune Festival d'Art dramatique d'Angers, avec Marcel Herrand et Maria Casarès. Roger Quilliot assura ultérieurement la publication de l'intégrale de son œuvre dans la collection prestigieuse de la Pléiade.

À Angers, ils s'étaient établis avenue Besnardière, en face du domicile de mes oncles Magneron qui les accueillirent d'emblée avec amitié et chaleur dans leur intimité. Dans leurs MÉMOIRES II, Roger écrit : *«Elle (Claire) s'entendit tout de suite à merveille avec nos voisins, les Magneron; lui instituteur et peintre amateur, elle protestante et collègue de Claire, tous deux d'une simplicité charmante. En période de création picturale (il peignait des femmes nues), il sonnait parfois chez nous vers neuf dix heures du soir, pour nous soumettre l'œuvre en cours. Nous la regardions gravement: nous prononcions quelques critiques - qui le troublaient énormément et puis des compliments qui le remplissaient d'une joie sans fard. Il renchérisait même dessus: «Cette jambe est bonne, disions-nous. - Oui, elle est bonne. J'irai même plus loin, je serai moins sévère que vous. J'irai jusqu'à dire qu'elle est excellente. Très excellente.» Sa femme le regardait avec un attendrissement à la fois ironique, admiratif et maternel...»*

Les Quilliot m'étaient un motif exemplaire d'admiration et je rêvais de les imiter³², dès le bachot en poche. Je me voyais vivre avec la très belle et très intelligente Marie-Laure M...³³ dont j'étais tombé secrètement amoureux quand j'avais eu onze ans. Malgré nos maigres voix, nous avons chanté en duo LES BATELIERS DE LA VOLGA lors du concert annuel de mademoiselle Dallet, notre commun professeur de piano. Très belle et très intelligente était aussi Claire Quilliot, enseignante et romancière³⁴, dont mon oncle dessina un portrait qui me hante encore, tellement son expression y est sublime, bien que, à tort, ils ne le trouvèrent pas ressemblant: ma place à table pendant cinq ans se situa face à cette icône que ma cousine Michelle offrit à son inspiratrice après le décès de la

Tante Cicie en 2002. Roger Quilliot le mémorise sous le contrôle de Claire: « *Elle (Claire) allait souvent bavarder avec Mme Magneron, et Magneron entreprit, avec force lamentation, de faire d'elle un portrait qu'elle jugea pas ressemblant du tout (ce qui le désola) mais plein de charme (ce qui le consola).*»

J'aurais été professeur d'histoire et géographie, journaliste au journal LE MONDE comme Pierre Vianson-Ponté, Jacques Fauvet et André Fontaine, homme politique dans la mouvance de Pierre Mendès-France, comme JJSS et Françoise Giroud. MLM³⁵ aurait eu, elle, la carrière de Ségolène Royal, tant la promotion de la femme aimée m'habitait déjà comme impératif catégorique.

Mes parents cassèrent mon rêve, au nom d'arguments d'immatunité que je ne pouvais pas sérieusement contester, en me déportant à Rennes, condamné volontaire à la médecine, au nom de ma vocation exprimée depuis la prime enfance et de la continuité de la filière familiale étendue sur quatre générations. Même maintenant, je ne le leur pardonne qu'avec effort de m'avoir barré l'alternative du Diable ; il serait d'ailleurs plus juste de dire que je pourrais enfin me le pardonner de leur avoir cédé, car ils ont rempli, eux, leur devoir de parents d'un adolescent mineur d'à peine dix-sept ans, ambitieux mais immature et sans autonomie matérielle...

Les QUILLIOT décidèrent donc de mettre fin à leurs jours simultanément et de la même manière, les barbituriques en l'occurrence, dont ils mesurèrent mal les doses. Roger, épuisé, décéda sans rémission. Mais sa femme Claire, plus solide physiquement, se sous-dosa involontairement et survécut après un long séjour comateux en réanimation qui sauva sa vie mais ne l'en délivra pas. La presse relata et commenta abondamment cet événement tragique qui posait à la fois le problème de l'euthanasie et celui du libre-arbitre des humains devant leurs

destins, jusqu'au choix de la fin la plus radicale³⁶ .

DE LA BALLE DANS LE PIED

En cette fin de décennie, de siècle et de millénaire, quand les Mercure et les Quilliot faisaient la une des journaux, mon bogue de l'an 2000 était une énième phase particulièrement critique de ma vie, tant professionnelle que biologique. Excédé par la volonté ou l'indigence absurdes de certains de tuer mon service au nom de l'économie de santé à l'aveugle, je venais de prendre la décision de mettre un terme à ma vie académique active, en utilisant la possibilité de refuser de demander le renouvellement de mes fonctions de chef de service à Necker. C'était un acte de suicide intellectuellement risqué que de me «*tirer une balle dans le pied*», faute de le réaliser dans ma tête³⁷ .

L'idée d'un suicide conjugal était et restera ontologiquement exclue: ma femme est et sera toujours l'expression même de la vie et de la propension au bonheur joyeux, même si parfois il y eut bien sûr quelques orages qui lui brouillèrent les yeux ; seule aurait pu m'habiter la volonté de la libérer, pour qu'elle parvienne à atteindre sa plénitude. Je l'aime et la respecte trop pour analyser cette issue inconcevable plus avant. Clap de fin pour ce rush!

Un salaud de psychanalyste, un type froid comme le marbre, à qui je demandais de m'aider à me rendre moins insupportable, alors que, beau comme un désastre³⁸ , je venais d'être brillamment nommé à l'agrégation en radiologie en 1975, m'assassina en me plantant en plein cœur, vicieux et torve lui-même, la phrase que je ne pouvais pas entendre, tant elle résonnait en moi: « *Vous devez très bien savoir comment la faire souffrir; vous me demandez une caution psychiatrique que je n'ai pas à vous donner*³⁹ . » On ne pouvait donc rien face à son destin d'homme-enfant? Serai-je obligé de me chanter éperdument les poèmes d'Aragon, pour

comprendre ce qui faisait marcher le monde en général et les autres individuellement?

En 1998, l'idée d'un suicide collégial et concomitant ne pouvait pas ne pas germer dans le cerveau d'individus vieillissants et soucieux de s'épargner des agonies interminablement inconfortables tant pour l'intellect que pour le corps, dédiés à la dégradation et/ou la précarité. La peur de mourir seul et lucide m'est, au mieux, moins effrayante que celle, insupportablement pire, d'agonir interminablement cacochyme et gâteux, entouré par les miens.

Qui, la connaissant au travers du génial péplum hollywoodien de Mervin LeRoy «QUO VADIS?» dans lequel Peter Ustinov incarna un Néron d'anthologie, n'est-il pas fasciné par la mort de Pétrone-Leo Genn accompagnée de sa belle esclave Pomponia qui expérimentait ses baisers sur la bouche de son maître en buste statufié en marbre vert Véronèse? L'arbitre des élégances du Paris d'aujourd'hui et sa blonde égérie devraient nous éclairer sur l'exemplarité d'une telle issue et ses méandres.

Le PROFESSEUR ÉMÉRITE THÉRÈSE PLANIOL⁴⁰ - j'écris ces lignes avec son assentiment - est une biophysicienne célèbre de l'Université François Rabelais de Tours. Belle comme une Ninon de Lenclos du vingtième siècle revue par François Truffaut et interprétée par Jeanne Moreau, elle est ma grande «MADAME ET CHÈRE MAÎTRE⁴¹ », depuis qu'elle m'initia à l'ultrasonographie médicale il y aura sous peu trente ans. Féministes comme elle l'est aussi et comme je vous aime souvent quand vous restez femmes, auteures ou non, voulez-vous vraiment que j'use du mot «Maîtresse»? Elle s'empourpre déjà dans la fureur, si j'emploi ce terme aussi inapproprié qu'impropre à définir nos amours platoniques, quoiqu'on en eût!

*Je l'aime,
Trop vieux pour être Harold*

*Elle m'aime
Trop jeune pour être Maud*

*Nous nous aimons
C'est un point sans fin...*



*Point final.*⁴²



Thérèse vit, nonagénaire pour l'état-civil, châtelaine solitaire, dans son immense propriété du Lochois que lui avait offerte son défunt mari, richissime homme de qualité nostalgique du siècle de Louis XV, polytechnicien au physique saint-exupérien, sorte de Lavoisier mâtiné de Pic de la Mirandole, qui la chérissait sans l'asservir et la protégeait des vicissitudes d'une vie commencée à la Hector Malo comme fillette abandonnée au berceau le 25 décembre 1914. Pupille de l'Assistance Publique, élevée dans une ferme auvergnate parfois mayennaise pour devenir bachelière, comptable, licenciée ès science, étudiante puis docteur en médecine et, elle trouva l'énergie d'émerger interne des hôpitaux de Paris au terme d'une performance rocambolesque. Elle fut l'élève favorite de Robert Debré qui la lança dans la médecine nucléaire et la biophysique. Quand elle se sent, elle, de plus en plus vulnérable, je ne la vois que splendide et déesse inaltérable, telle qu'elle m'apparut la première fois en 1963, alors que j'étais externe à la Pitié où elle se consacrait à la gamma-encéphalographie et à l'échoencéphalographie ultrasonore A.

Thérèse Planiol et moi parlons assez souvent tous les deux de la maladie et de la mort, comme des entités appartenant au monde réel mais qui, longtemps, ne nous ont pas concernées directement... En fait, nous y pensions en théorie ou techniquement, avec humour, jusqu'à ce que les suicides des couples Mercure et Quilliot nous mettent devant une actualité brûlante. Nous sommes trop attachés à la vie, même hasardeuse, même cruelle, même très généreuse à nos égards, pour y mettre fin par nous-mêmes en indivision.

Déjà le choix des armes nous aurait probablement opposés. À supposer que l'un d'entre nous survécût, - moi probablement, mais pourquoi pas elle? Et pourquoi pas tous les deux? - comment l'assumer face à l'opinion des autres? Serait-il (ou elle), comme cela s'était vu chez certaines personnes que nous avons de plus ou moins près connues ailleurs, accusé(e) de meurtre avec préméditation? Mais il me paraît clair que nous ne passerons jamais à l'acte, ensemble pas plus que séparément, et encore moins dans un holocauste programmée par une secte apocalyptique.

Moi, dans mon for intérieur, parfois avec ma femme ou mon fils, je continue de conjecturer sur les thèmes du type Comment se comporter en cas de krach boursier? De banqueroute frauduleuse? D'agression sexuelle par lubricité sénile? Toutes éventualités qui appartiennent au gâtisme débutant, à la limite de l'irresponsabilité par inconscience. Comment faire face au déshonneur de soi et/ou de ceux qui restent pour assumer les conséquences d'un acte potentiellement ruineux de l'estime de soi? Durant toute la période de ma vie où j'accumulais, millionnaire en kilomètres, les voyages transcontinentaux par avion, j'ai vécu en pensée nombre de scénarios de prise d'otages, en prévision desquelles j'avais ma petite trousse de médicaments anxiolytiques destinés à me faire supporter ma claustrophobie naturelle en cas de camping prolongé dans la carlingue ou dans une prison. Aurais-je jamais eu la force de rester muet sous la torture? Je crois savoir que ma tante Guite l'eut à la prison de Rennes avant sa déportation en Prusse, mais à quel prix!

Pourquoi expliquer le désir d'Irina P* de mourir de désespoir et comment comprendre son échec? C'est vouloir rationaliser le combat de l'Archange Gabriel moribond contre le Dragon exténué.** Irina P*** était Polonaise de naissance, grande, blonde, pleine, superbe, certainement intelligente, sans doute instruite. Elle avait vingt ans en France, vers 1975. Pourquoi vouloir mourir? Je ne sais plus, si je l'ai jamais su. Elle avait choisi dans ce dessein un moyen désespéré et désespérant, puisqu'elle échoua et échut dans un service de réanimation où on la traita logiquement par quantité de manœuvres d'assistance et un antibiotique qui la sauva de l'infection mais la rendit définitivement sourde. Perdit-elle ses reins avant ou après? Je ne m'en souviens plus non plus; toujours est-il qu'elle fut soignée par une greffe de rein de cadavre, technique qui permet de se passer de dialyse chronique et de manger et boire comme vous et moi quand ça marche, ce qui arrive souvent, mais trop souvent cahotiquement. Je l'examinai de nombreuses fois par échographie rénale, au moment de la phase critique de l'évolution du greffon, puis plus tard. Je ne parviens pas à oublier cette forme de communication surréaliste que permet la rééducation de la surdité par la palpation de la face antérieure du cou de l'interlocuteur. Un jour que je parlais à cette jeune femme indestructible dont la plastique flétrie avait été faite pour les magazines de star-business et qui ne m'entendait pas, elle plaça le dos de sa main sur mon larynx pour percevoir les vibrations de ma voix à travers la peau qui est mince et sensible des deux côtés accolés. J'ai oublié son nom comme son prénom, celui que je vous ai donné est fictif. Je doute qu'elle ait pu survivre longtemps, sa greffe ayant échoué et son retour à la dialyse étant devenu inéluctable. C'était il y a presque trente ans! Je répugne à aller chercher dans son dossier les clés de ces énigmes. Les transplantateurs ont une mémoire infailible de leurs patients. Ils en ont si peu eu au total et ils s'y sont tellement donnés. Henri Kreis, comme au siècle dernier son maître Jean Crosnier, et leur élève Claude Legendre⁴³, pourraient vibrer à la lecture de ce paragraphe, s'il leur tombe entre les mains⁴⁴, au bout d'un demi-siècle de bons et loyaux services..

Y A-T'IL UN GÈNE DU SUICIDAIRE, commun à Socrate, Vatel, Ernest Hemingway, Pierre Bérégovoy, Nino Ferrer, l'éditrice de mon premier livre scientifique Josette Novarina, Martine Carol, Dalida, les Mercure, les Quilliot, Marilyn Monroe, Roger Salengro, Maria Callas, Christine Pascal, Dominique Laffin, Jean Bouise, Roland Topor..., le Maréchal Erwin Rommel, des miens collègues dans la force de l'âge, des internes des hôpitaux de Paris à la fleur de l'âge, ma transplantée polonaise, une secrétaire vierge boulonnée qui était aussi folle que grande professionnelle amoureuse platonique de son patron..., au samouraï harakirisé, aux kamikazes du Djihad... aux lemmings? Sans oublier Sénèque et son élève Nero Imperator, ni le capitaine de Boieldieu⁴⁵. J'en passe, la liste s'allonge tous les jours des gens qui vont jusqu'à s'flinguer, sans qu'on sache nécessairement pourquoi y'a eu d'quoi...

Et moi-moi-moi, taxé de suicidaire dans mes conduites, mais qui ne m'expédie pas ad patres pour autant? Qu'en aurait pensé DENISE GLASER, rencontrée fortuitement en Suisse, si je lui avais confié mes pensées morticoles.

Trois années sur quatre, le calendrier du mois de mars reproduit celui des vingt-huit jours de février. C'était le cas en 1971 et, pour la première fois depuis mon service militaire, je prends des vacances sans ma femme. Je vais partir au village suisse de luxe du CLUB MÉDITERRANÉE à Villars-sur-Ollon, avec L***, interne de Claude Bétourné comme moi à l'hôpital Ambroise Paré. Nous nous donnons rendez-vous sur un quai de la gare de Lyon pour prendre ensemble le train de nuit. Je ne le retrouve pas en ce jour de février et le train part sans lui. Je ne le reverrai qu'à mon retour à Paris où j'apprendrai que sa réservation avait été faite le même jour de la semaine, mais en mars. Libre et sans chaperon, je vais donc partager la chambre avec un jeune inconnu qui appartient à un groupe sympathique qui m'accueille dans l'anonymat.

Nous sommes sept à la table de huit classique à l'heure du dîner. Le chef de village vient placer à ma droite, avec beaucoup de prévenances mais sans nous la présenter, une GM solitaire d'une quarantaine d'années. Elle est petite, courtaude, un peu gênée de s'introduire mais moins timide que les autres convives, eux, impressionnés. Sur sa face expressive, les lèvres épaisses soulignées d'un rouge magenta tranchent sur son teint pâle, comme se remarquent ses yeux noirs comme ses cheveux et ses sourcils épais. Noire aussi sa sobre tenue du soir qui se pare de bijoux argentés, dont un bracelet-bague qui entoure son poignet gauche et la base de son majeur reliés par une chaîne en forme de 8. Nous la reconnaissons tous: elle est DENISE GLASER, la femme de télévision qui anime l'une de mes émissions favorites, DISCORAMA, le dimanche midi, après la grand-messe à Notre-Dame. Au nom de quelle perversité décidai-je de me comporter durant tout le dîner, imité par nos voisins, comme si je ne la reconnaissais pas? Nous parlerons de choses et d'autres et, une fois la glace brisée, je verrai plusieurs fois son sourire s'affirmer séduisant et son visage, naturellement assez ingrat, s'embellir. Nous n'aurions pas dû en rester là, mais je fus harponné par le moniteur de ski-bob qui m'inséra dans le programme qui devait conduire à l'élection de «Monsieur Villars». Normalement, je fuis ce genre de spectacle beauf', mais j'étais seul, hors du temps, et je ne pouvais pas imaginer qu'une femme aussi intelligente et cultivée qu'elle puisse se commettre dans une telle gaudriole; je crus lire pendant une fraction de seconde une ombre fugitive de regret dans son regard, comme elle a pu le lire dans le mien. Il n'aurait peut être fallu qu'un moment de plus pour que nous nous rejoignons dans un discours plus émouvant pour nous deux. Le lendemain de ma triomphale élection à ce titre ridicule, je vis de loin dans le couloir une Denise Glaser furieuse, piquant une colère noire à l'encontre d'un chef de village consterné, avant de claquer la porte et rentrer à Paris. Je n'ai aucune raison d'y voir une relation de cause à effet avec le dîner de la veille.

Denise Glaser se suicida en 1983, laissant un vide cruel derrière elle, mais aussi des talents par elle révélés au grand public ou consacrés, telles Barbara, une autre suicidaire au jus de réglisse qui lui ressemblait

physiquement beaucoup, Marie Laforêt, alors magnifique sirène aux yeux et à la voix d'or dont on n'ignore plus rien aujourd'hui de ses méandres secrets, Catherine Lara, une autre cyclique à conduite à gauche, et Véronique Sanson, viens-je de l'entendre dire à la télé.

Lorsque je pense à Denise Glaser, je me pose la question du rôle des PHÉROMONES, ces molécules volatiles encore mystérieuses que le corps sécrète pour attirer les amants les uns vers les autres et dont le manque ou l'antidote créent l'indifférence ou le rejet. Y eut-il défaut de l'une de ses molécules qui expliquerait l'absence de passage irrésistible de la ligne qui sépare l'art d'Esculape à celui de d'Érato qui m'était offert à l'occasion d'une rencontre fortuite? Je suis un fou de chansons depuis l'enfance et combien de fois ne me suis-je pas retenu de me faire admettre au PETIT CONSERVATOIRE DE LA CHANSON, l'émission de Mireille. Je faisais là la rencontre qui pourrait me mettre le pied à l'étrier, car je connaissais mes talents reconnus par beaucoup comme exploitables sur scène. En ce temps-là, j'étais timide et je me maudirai souvent de ne pas avoir voulu briser le tabou qui continuait de me faire traiter de bourgeois par ma mère. Toutefois, on ne peut imaginer réaliste de cumuler la vie d'un interne des hôpitaux et celle de ce qu'on appelait pas encore le show-business, car je ne doutais pas de mon succès scénique si je m'y lançais. Si alors je ne savais pas où j'allais, du moins savais-je d'où je venais dans un métier qui ne favorise ni la dispersion, ni la dichotomie, lorsqu'on se doit au seuil de l'*achievement*⁴⁶ .

La rencontre de GENS CÉLÈBRES est plus courante dans les hôpitaux parisiens qu'en province; contrairement à certains collègues, je n'ai jamais cherché à drainer cette clientèle, souvent plus à l'aise dans les cliniques privées.

Interne à Cochin, j'eus le privilège insigne de rencontrer ARLETTY, au chevet d'un mes malades, alors agonisant mais encore lucide, qu'elle avait

l'air de chérir avec tendresse; elle était alors totalement aveugle et guidée par un tiers; je n'oublierai jamais le timbre inimitable de sa voix entendu en direct et cette *touch-of-class* faite de beauté, de distinction, de simplicité, d'élégance et d'intelligence, d'un soupçon de vulgarité aussi, qui faisait frissonner; en ce temps là, je pensais qu'il ne fallait pas mélanger les genres et me refusai donc de la reconnaître; je la reçus comme n'importe quelle visiteuse, c'est-à-dire avec beaucoup de prévenance et de respect, sans baisemain ni salamalecs... comme surent le faire certains qu'elle apprécia.

Un matin de Toussaint 1971, dans une salle de radiologie banale à Necker, sur la table gisait, seul, un homme âgé encore bien bâti, de grande taille, nu comme un ver et bardé de tuyaux des veines au zizi parfaitement circoncis traversé par une sonde urétrale. Manifestement dans le coltar, il me répondit pâtreusement quand je lui demandai pourquoi il était là par un «*Fous moi la paix!*», avec un accent de Pantruche caractéristique d'un personnage connu. C'était MAURICE CHEVALIER⁴⁷, hospitalisé au stade terminal d'un cancer évoluant vers un coma urémique. Je me contentai de lui taper affectueusement sur l'épaule et de le recouvrir d'un drap protecteur d'un objet intime qui avait tant fait rêver les femmes des deux bords de l'Atlantique.

Je n'ai pas eu d'occasion de rencontrer SILVIA MONTFORT autre que sur des tables de radiologie. Cancéreuse au stade terminal — hélas! pour elle, son théâtre et nous, son public, comme je pense tous les hommes aimant l'authentique chez la femme! —, quand je l'examinai en scanner à l'hôpital Foch. Au cinéma, je l'avais vue dans LA POINTE COURTE, le premier film d'Agnès Varda⁴⁸, au côté de Philippe Noiret, et plus tard dans le rôle d'Éponine Thénardier. Jamais femme dans une salle technique froide n'a inspiré une émotion physique aussi intense auprès des personnes des deux sexes œuvrant là, ni un pareil respect pour cette beauté de statue exceptionnellement charnelle et cependant majestueusement simple qui faisait baisser nos voix saisies par l'émotion.

PHILIPPE NOIRET, lui, je l'avais rencontré beaucoup plus tôt, quand, lycéen de seconde, mon copain Jean-Charles M*** qui ne rêvait que d'être acteur, m'avait entraîné à sa suite lui faire signer un autographe sur le CLASSIQUE LAROUSSE du MALADE IMAGINAIRE qu'il jouait au CENTRE DRAMATIQUE DE L'OUEST de passage à Angers; je m'en souviens comme si c'était hier; j'ai perdu le petit livre beige et violet, je ne m'en console pas. Par contre et sous la même influence, j'ai toujours la photo dédicacée de Brigitte Bardot, requise dans la foulée d'un navet - peut-être bien son premier film? - par elle tourné avec Jean Richard dans la cambrousse normande champignolesque, qui ne fait pas le poids dans sa filmographie, mais est resté dans la sentimentale mienne.

Quant à DANIEL GÉLIN, je l'examinai par échographie et restai muet durant toute la partie médicale de la consultation; celle ci terminée, je me tournai vers lui pour lui demander d'où il était au juste originaire: Angers, Rennes ou Saint-Malo? Nous discutâmes ensemble plus d'une heure sur ses débuts dans la carrière que j'avais attentivement suivis dans ma jeunesse, notamment dans LA NEIGE ÉTAIT SALE⁴⁹ .

A défaut de le soigner moi-même, j'en ai rencontré bien d'autres dans les couloirs de Necker. François Périer m'a laissé un souvenir impérissable, tant il m'apparût à chaque fois le même à la ville comme à l'écran. Qui se souvient de BERNARD GAVOTY⁵⁰ , *Clarendon*, critique musical du Figaro, esthète épicurien dont la devise était « Malgré », homme d'une exquisite courtoisie qui était traité par hémodialyse périodique à l'hôpital Necker ?

Il m'est impensable d'imaginer une drague dans un cabinet médical, quelle que soit la séduction et la célébrité de la personne qui vous consulte, son sexe, son charme et sa fortune. J'ai reçu un samedi matin son Altesse Royale, Monseigneur le COMTE DE PARIS, qui m'avait

été adressé par feu mon collègue Jean Gay pour quelques radiographies sans grand intérêt pour les historiens de la monarchie française: elles étaient normales ou rassurantes pour cet homme déjà âgé et ventripotent; il se comporta comme un roi plus proche de Louis-Philippe que de Louis XIV. Je suis républicain parlementaire dans l'âme, monarchiste par goût du multipartisme et de la synthèse⁵¹ : il m'inspira du respect mais il ne rechercha pas de plates manifestations de considération courtoise de ma part; sa simplicité n'était nullement un artifice de l'art compassé de l'éducation ingurgitée pour paraître roi: elle lui était naturelle et je lui trouvai beaucoup de similarités avec ce que je pouvais imaginer de Napoléon III ou de De Gaulle après avoir lu le texte et regardé les dessins de LA COUR par Ribaud et Moisan. Le Professeur JEAN GAY ne se suicida pas. Sa mort fut l'effet d'un infarctus du myocarde foudroyant alors qu'il avait à peine cinquante ans, marque funeste du destin d'un cardiologue qui était aussi le dernier successeur parisien de l'école prestigieuse de Jean Lenègre, définitivement décapitée avec sa disparition⁵². Ainsi Gay ne vit pas davantage l'agonie de l'hôpital Boucicaut dont nous avons ensemble étudié le déménagement et son installation dans l'hôpital du XV^e⁵³, sous la forme d'un gigantesque département d'imagerie. Nous étions alors des pionniers d'une médecine avancée qu'approuvait⁵⁴ le Directeur des Affaires Médicales de l'AP-HP, Jean de Savigny, alors à l'affût de formules à la Bostonienne⁵⁵.

Peut-être ai-je vu davantage de personnalités politiques à ma consultation. Rien n'est plus aléatoire, dangereux et décevant qu'un investissement dans un parti politique, si l'on ne sort pas du sérail et/ou si l'on n'est pas un carriériste forcené. Même en ce cas, les échecs très courants peuvent être mortels pour une carrière. L'exemple de Jean-François Mattéi est là pour rappeler ce que signifie l'art de négocier habilement une crise prévisible... ou de se prendre une vulgaire pelle sur un problème conjoncturellement délicat comme les effets d'une canicule imprévue, alors que l'on peut être une personnalité reconnue, estimée et irremplaçable pour faire avancer le règlement d'une question aussi

fondamentale que l'avenir des manipulations génétiques. S'engager en politique peut être une conduite suicidaire. Il se trouve que j'en ai eu la tentation aussi fréquente qu'avortée, mais aussi que l'on ne m'a que deux fois proposée. Passons sur un enrôlement dans le Parti Communiste après mai 68: rares furent ceux qui en sortirent indemnes et encore moins promus à travers cette filière avant l'élection de François Mitterrand. Si Mendès-France avait survécu à Charléty, j'aurais pu effectivement succomber à la tentation de m'inscrire au PSA devenu PSU, donc devenir rocardien en 1970.

Lors de ma candidature à l'agrégation en 1974, ma femme fut d'ailleurs sondée sur mes potentiels gauchistes et dut donner sa parole de femme honnête que je n'étais ni militant, ni sympathisant des prochinois, ni suppôt de Septembre Noir. Inutile de jeter un regard oblique en direction de l'Est... parisien. L'air de la calomnie ne porta pas chance à son thuriféraire qui broute maintenant les pissenlits par la racine, un collègue de droite qui ne supportait pourtant pas l'essor des Verts, pauvre de lui! Plus réaliste fut celui qui me suggéra un choix radicalement binaire, soit le gaullisme⁵⁶, soit le parti socialiste: l'échec aurait été programmé d'avance, car Chirac venait d'être remplacé par un quasi inconnu venu de la société civile, Raymond Barre. Celui-ci ne me séduira que bien plus tard, mais aussi trop tard, et François Mitterrand m'était un révélsif auquel je ne pouvais trouver la moindre vertu.



La grande sénologue NICOLE STERKERS m'envoya sous Giscard une petite femme brune, mince, maintenant engagée dans la cinquantaine, qui avait dû être fort séduisante dans un passé pas si lointain, aujourd'hui très lasse, tendue et déprimée. L'échographie de madame Christiane SCRIVENER⁵⁷ n'inspirait pas d'inquiétudes particulières. Je fus heureux de le lui apprendre et, j'avais évolué, de lui offrir mes hommages les plus respectueusement laudateurs et reconnaissants, puisque son nom restera attaché à une loi qui protège le consommateur des effets pernicious du trompe-qui-peut qui jusqu'alors résumait - et résume aujourd'hui grâce à elle un peu moins - la philosophie du commerce. A l'évidence, la politique ne lui avait pas apporté le bonheur ni la sérénité. Nicole Sterkers, la sachant fort déprimée, lui avait conseillé de reprendre rendez-vous avec moi. Je n'aurais plus d'occasion de les revoir, l'une comme l'autre. Nicole décéda d'un cancer. La condition féminine a perdu deux de ses meilleures perles du collier 1970s.

Le trop méconnu ROGER LEVY⁵⁸ m'adressa un jour un sénateur de ses amis pour un examen radiologique assez long qui nous permettra de converser à bâtons rompus; l'homme était âgé, portant encore beau et soigné, mais avec dans l'œil cette pâle lueur mate que suscite le distingué ennui consécutif à la perte irréparable d'une maîtresse adorée, quand on sait qu'on ne pourra pas recommencer une autre vie avec une autre, faute d'une Parque encore complaisante. J'étais à la recherche d'un homme de l'art, un mentor, qui m'enseignât comment m'y prendre pour m'attacher à son service, et je pensais sérieusement à un ancien conseiller de Pompidou, devenu électron libre.

«Que pensez vous de Michel Jobert?», demandai-je à ce charmant sénateur. Il me regarda d'un air amusé et un petit sourire lui donna un air soudain juvénile. «C'est un homme très intelligent, d'une très grande culture... Mais, enfin... Quand un homme politique publie un roman, c'est très bien, surtout s'il est réussi comme ce fut le cas, qu'il en publie un second est préoccupant pour son image de marque, un troisième le rend très inquiétant...»... «Mais, alors, faut-il s'engager politiquement quand on a mon âge?» ... «Oui, finit-il par me répondre, nous avons besoin de renouveler nos forces vives et il n'y a pas assez de jeunes gens courageux pour militer...».

Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que je m'engage, en l'occurrence à la gauche du centre droit où siégeait cet homme bienveillant mais sceptique, que mes questions avaient un peu réveillé, sans qu'il sente vraiment en moi la détermination qui fait les grands leaders de la politique issus de la médecine, tels les jumeaux Debré qui, avant de jouer les Atrides, feraient mieux de se souvenir - ou définitivement d'oublier - qu'ils ont eu un grand-père et un père avant eux pour les mettre en selle...

Il n'aurait toutefois fallu qu'un assez long moment de plus... Que j'eusse renoncé à mon parcours américain en 1980... Et que Valéry Giscard

d'Estaing fût réélu en 1981...

Ou que je fusse assez cynique et désabusé pour attendre que Michel Jobert devînt le Ministre du Commerce de François Mitterrand pour l'aider à bloquer les magnétoscopes coréens à Poitiers!

Une bataille indigne d'un Moreau si fier de son origine poitevine!

Un vrai suicide moral pour un Vendéen challandais, né Chabiron-Tesson...